

Une critique sans raison ?

L'approche bourdieusienne des médias et ses limites

Cyril Lemieux

Ecole des hautes études en sciences sociales

Les textes que Pierre Bourdieu a spécifiquement consacrés aux médias ne correspondent sans doute pas à la partie la plus scientifique de son œuvre. D'aucuns en tirent argument pour les déconsidérer. Or, ces textes sont doublement intéressants. D'une part, bien que ne reposant ni sur des enquêtes empiriques de première main, ni sur une méthodologie rigoureuse, ils disent malgré tout un certain nombre de choses sur le fonctionnement des médias et ouvrent des pistes. D'autre part, ils apprennent beaucoup sur les limites de la posture critique qu'autorise la sociologie bourdieusienne et sur les difficultés que rencontre cette posture lorsqu'elle se retourne vers le monde social avec l'espoir de le transformer. Sous ces deux aspects, les textes dont nous parlons sont donc d'un vif intérêt : ils méritent d'être lus.

Francfort-Paris, aller-retour

On peut distinguer dans les écrits de Pierre Bourdieu sur l'activité journalistique et les médias trois périodes différentes. Durant la première, les années soixante, ces questions n'apparaissent quasiment pas. Dans la seconde période, les années soixante-dix et quatre-vingt, l'intérêt pour les médias et les journalistes se développe essentiellement à l'arrière-plan d'études sur le champ intellectuel d'une part, sur la reproduction des hiérarchies culturelles d'autre part. Ce n'est qu'au début des années quatre-vingt-dix que les médias et les journalistes sont devenus pour P. Bourdieu un

1. Paru dans Lahire (B.), dir., *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999, p. 205-229.

véritable sujet de préoccupation intellectuelle et pratique.

Acte I : feu sur le quartier général des “massmédiologues”

Durant les années soixante, peu de choses dans le travail de P. Bourdieu concerne directement les médias. Une exception cependant : cet article publié dans les *Temps Modernes* en décembre 1963, et aujourd'hui un peu oublié, où P. Bourdieu et J.-C. Passeron partent en guerre contre ceux qu'ils surnomment les “massmédiologues” (Edgar Morin, Gilbert Cohen-Séat et Pierre Fougereyrollas, un peu aussi Roland Barthes). Objectif déclaré : “bannir de l'univers scientifique où certains tentent de l'introduire une vulgate pathétique” qui, en ce début de décennie, s'est constituée en France au sujet des médias et dont le propre est de balancer “entre l'indémontrable et le même-pas-faux” [Bourdieu, Passeron, 1963, p. 998]. Opération de police scientifique, donc. Les auteurs “à bannir” sont accusés d'appuyer leurs raisonnements sur des concepts aussi vagues et homogénéisants que “mass media”, “massification” ou “culture de masse”, qu'ils se gardent bien de confronter à un examen des conditions réelles dans lesquelles les messages sont reçus en tel ou tel point de la structure sociale. Cette hauteur de vue leur permet de se doter de la “machine à fabriquer les masses” dont ils ont besoin pour “rendre plausible la vision apocalyptique” qu'ils entendent colporter, celle d'un inexorable “déferlement des masses” lié à “l'invasion des mass media” et au triomphe de “l'Anthropos massifié” [p. 1004 et 999]. En défenseurs de la méthode empirique, la seule qui puisse être dite réellement sociologique, P. Bourdieu et J.-C. Passeron entendent rappeler que “les mass media peuvent véhiculer les messages les plus divers et rencontrer les audiences les plus inégalement réceptives” [p. 1002]. Parce qu’“il y a mille manières de lire, de voir et d'écouter” et parce que les individus, mêmes les plus démunis culturellement, ne sont jamais “sans défenses” face aux “messages massmédiatiques” qui les assaillent [p. 1009], l'image d'une “masse” vulnérable et conditionnée - que les massmédiologues français empruntent à certains auteurs de l'école de Francfort - apparaît ni plus ni moins comme un fantasme élitiste qui ne dit pas son nom [p. 1017n]. Cette “sociologie fantastique” [p. 1019], qui trouve sa puissance de conviction dans le prophétisme et la “magie”, ne fait en somme que “transposer en formules savantes les idées reçues du bavardage quotidien”, prenant notamment au pied de la lettre l'adage chargé d'expliquer tous les malheurs : “c'est la faute à la télévision” [p. 1013]. En quoi ce vieux texte où P. Bourdieu et J.-C.

Passeron revendiquaient avec fermeté la supériorité scientifique de la sociologie empirique face aux dérives de la “massmédiologie abstraite” - jouant Lazarsfeld et Katz contre Marcuse et Adorno - conserve-t-il aujourd'hui toute son actualité ? Il nous semble qu'il peut permettre de mesurer pleinement en quoi certaines des prudences épistémologiques qu'il conseillait, ont été “relativisées”, chemin faisant, non pas sans doute par J.-C. Passeron, mais par P. Bourdieu.

Acte II : fausse science et illusion démocratique

Début des années soixante-dix. S'efforçant dans le prolongement du *Métier de sociologue* de marquer et de faire remarquer la frontière qui sépare démarche authentiquement scientifique et sens commun savant, P. Bourdieu en vient à s'intéresser une première fois, *empiriquement*, à certaines dimensions du fonctionnement des médias. Il trouve en effet dans les sondages que publient les journaux un terrain privilégié pour décrire ce que peut être l'usage non scientifique d'une technique qui sous certaines conditions est utilisable par le sociologue mais qui, en l'occurrence, se trouve régulièrement détournée au service d'une “fonction” politique bien particulière : produire l'illusion qu'il existe une opinion publique comme sommation purement additive d'opinions individuelles. C'est l'occasion de dévoiler les “parades d'objectivité” dont usent les “doxosophes”, sondeurs et journalistes, pour imposer par des coups de force symboliques leurs discours pseudo-scientifiques [Bourdieu, 1972, 1973]. Quinze ans plus tard, ces réflexions séminales nourriront les travaux de Patrick Champagne, lorsque celui-ci s'efforcera de démontrer par quels mécanismes le “jeu politique” tend à être monopolisé par un cercle de spécialistes qui, grâce notamment à la sophistication de “technologies sociales” comme les sondages, prétendent “faire parler le peuple”, mais “le font en réalité à la manière du ventriloque qui prête sa voix à ses marionnettes” [Champagne, 1988, 1990]. De la continuité de ces analyses [voir aussi Bourdieu, 1985], plusieurs points se dégagent : les médias apparaissent d'emblée comme le lieu d'une dénaturation des outils et de la pensée scientifiques (le doxosophe se révélant, parfois dans sa trajectoire même, un rejeton illégitime du sociologue) ; ils sont ensuite le lieu d'une illusion démocratique (la ventriloquie manipulatrice permise par les sondages) ; ils sont enfin le lieu d'une fermeture sociale (la caste des doxosophes, le “cercle politique” de plus en plus clos sur lui-même). Ce sont là, déjà, les grandes lignes du

modèle autour duquel l'essentiel de l'analyse bourdieusienne des médias va par la suite s'échafauder.

Vers la fin des années soixante-dix, P. Bourdieu, dans ses travaux sur le champ intellectuel, est amené à tirer une seconde fois les fils de cette analyse. Ce ne sont plus les sondeurs et les journalistes politiques qui sont visés, mais un cercle tout aussi restreint d'agents sociaux : celui des intellectuels parisiens peu dotés en capital scientifique et cependant capables, grâce à leur accès aux médias et à leur capital social, de se bâtir une réputation intellectuelle : “universitaires de haut rang qui autorisent et consacrent, journalistes qui s'autorisent et célèbrent” et qui “jour après jour, ou semaine après semaine” imposent en tout arbitraire les verdicts de leur “petit club d'admiration mutuelle” [Bourdieu, 1980, p. 67]. Un premier dévoilement de ces circuits extérieurs de la légitimation intellectuelle est tenté par Louis Pinto dans son analyse du “groupe ouvert” qui gravite autour du *Nouvel Observateur* [Pinto, 1981, 1984]. La perspective sera poursuivie, et d'une certaine façon achevée, par Pierre Bourdieu au détour de certaines pages d'*Homo Academicus* où seront mises à nu les stratégies de multipositionnement et de double jeu de “ceux qui campent à la frontière entre la connaissance savante et la connaissance commune, essayistes, journalistes, universitaires-journalistes et journalistes-universitaires” [Bourdieu, 1984a, p. 13-14]. L'auteur s'attarde en particulier sur une petite machine à amalgamer sciences sociales et journalisme : un “hit-parade des intellectuels français” établi par le magazine *Lire* qui sous ses allures de faux sondage scientifique et de référendum démocratique tronqué rend surtout manifeste l'intérêt des “juges” (en grande proportion des journalistes et des journalistes-écrivains) à consacrer une définition hétéronome et médiatique de l'activité intellectuelle [voir aussi Bourdieu, 1984b]. Apparition ici d'un thème appelé à devenir central dans les analyses ultérieures : celui de l'atteinte que les médias, avec l'aide de complices introduits dans la place, font subir à l'autonomie du champ universitaire et scientifique [également Bourdieu, 1989, p. 548-559].

Dans ces mêmes années soixante-dix et quatre-vingt, un troisième ensemble de travaux mène P. Bourdieu à évoquer les médias : ce sont ceux qu'il consacre à la reproduction des hiérarchies culturelles. Dans ces études, le rapport à la presse, à la télévision ou à la radio est appréhendé, à l'instar de nombreuses autres composantes des styles de vie, comme une dimension expressive de l'habitus de classe. C'est le cas en particulier de “la relation

que les différentes classes entretiennent avec leurs journaux” qui rend manifeste selon P. Bourdieu leur rapport objectif et subjectif à “la politique” : “l’opposition demi-savante” entre *news* et *views* renverrait en fait à une différence structurale, socialement instituée, entre d’un côté ceux qui “subissent” la politique et de l’autre, ceux qui la “font” en actes, en paroles ou en pensée [Bourdieu, 1979, p. 518-521]. Dès le début des années soixante-dix, une perspective de ce type avait inspiré à P. Champagne une réflexion sur les conditions sociales de réception des messages télévisuels [Champagne, 1971]². Ces différents travaux esquissent un dernier thème appelé à prendre de l’ampleur dans les analyses ultérieures : celui des effets d’apathie politique imputables aux visions aseptisées du monde et à la culture “omnibus” que véhiculent auprès du public populaire les médias les plus soumis aux impératifs commerciaux.

Comme on le voit, en ces années soixante-dix et quatre-vingt, P. Bourdieu et son équipe n’abordent la question des médias et des journalistes que de façon relativement secondaire et oblique. Les intérêts pratiques et théoriques de ces auteurs restent davantage centrés, à cette époque, sur la mise à jour des mécanismes de production de la valeur des biens culturels que sur les médias proprement dit, lesquels n’apparaissent à bien des égards que comme des instruments de reproduction de la domination sociale - jamais, il faut le noter comme des moyens d’émancipation. Que peuvent nous apprendre du fonctionnement des médias les travaux “bourdieusien” de cette période ? Leur principal intérêt, nous semble-t-il, est la rupture qu’ils introduisent avec les versions les plus naïves du libéralisme politique selon lesquelles les moyens modernes de communication doivent *nécessairement* conduire à plus de démocratie et à un accès plus facile, pour les citoyens, à la connaissance scientifique du monde social. Ces travaux pointent au contraire le fait que cette démocratisation n’est pas jouée d’avance, en raison de la persistance de mécanismes de domination qui entretiennent tout à la fois la reproduction d’écarts sociaux dans l’accès aux informations et la

2. Ce texte de P. Champagne s’inscrivait dans la lignée du programme de sociologie empirique et anti “massmédilogique” esquissé en 1963 par P. Bourdieu et J.-C. Passeron. On pourrait citer également certains textes émanant d’autres membres de l’équipe de P. Bourdieu [par exemple, Maldidier, 1973] qui, vers la même époque, mettaient eux aussi en rapport logiques de production des médias et conditions sociales de leur réception - y compris en tant que ces conditions sont anticipées et calculées par les producteurs [Boltanski, 1965].

distorsion de la communication scientifique en direction du public.

Acte III : la révolution partielle du “champ journalistique”

“L’emprise du journalisme” et “Sur la télévision”, parus respectivement en 1994 et 1996, sont les premiers textes que P. Bourdieu a consacrés *spécifiquement* aux médias en général et à l’activité journalistique en particulier³. Un de leurs intérêts majeurs est que fidèle à sa démarche, l’auteur s’efforce de moins y parler d’individus concrets (“les journalistes”) que d’individus épistémiques (le “champ journalistique”). C’est l’occasion d’évaluer ce que peut avoir d’heuristique le fait de considérer la presse comme l’un de ces univers relativement autonomes (la mode, la science, la littérature, la politique, etc.) à l’intérieur desquels attitudes et stratégies des individus sont rapportables aux relations objectives liant les différentes positions qu’ils occupent. Ce que cette redescription, d’abord, fait apparaître, c’est que le champ journalistique ne déroge pas aux “lois générales” des champs. Il se définit lui aussi autour d’enjeux et d’intérêts spécifiques, difficiles à percevoir et à partager pour les profanes (par exemple, l’enjeu de “mettre un ratage” aux concurrents, d’accéder à la une, de sortir un *scoop*, etc.). Sa structure, comme celle de tout champ, se présente comme un état, à un moment donné, du rapport de force entre les institutions ou les agents engagés dans la lutte pour la monopolisation des enjeux spécifiques - d’où l’intérêt d’examiner la position qu’occupe au sein de son organe de presse chaque journaliste que l’on considère, ainsi que la position qu’occupe son organe de presse par rapport aux autres [Bourdieu, 1996, p. 55]. De même, il existe dans le champ journalistique, comme dans tout champ, une solidarité foncière entre les concurrents qui ont tous en commun, au delà de ce qui les oppose, un même intérêt à la sauvegarde du monopole qu’ensemble ils détiennent et qui leur confère une autorité sociale spécifique - en l’occurrence, le monopole “sur les instruments de production et de diffusion à grande échelle de l’information” [*ibid*, p. 52]. Enfin, comme tout champ, le champ journalistique se présente comme le lieu d’une opposition entre deux principes de légitimation antagonistes : la consécration par les pairs, “accordée à ceux qui reconnaissent le plus complètement les “valeurs” ou les principes internes”, et la reconnaissance par le plus grand nombre,

3. Le second de ces textes est la retranscription de deux cours au Collège de France diffusés sur la chaîne Paris Première en mai 1996.

matérialisée ici par “les verdicts du marché” [Bourdieu, 1994a, p. 4]⁴.

Sous ce dernier aspect, il existe cependant selon P. Bourdieu une spécificité remarquable du champ journalistique, une spécificité qui, en définitive, fait toute la différence : sa très faible autonomie. Fort mal doté historiquement en moyens de sanction interne, le champ journalistique serait celui qui, de tous les champs de production culturelle observables, oppose le moins de résistance aux forces externes et au “pôle commercial”. Si, depuis une vingtaine d’années, cette vulnérabilité aux verdicts du marché n’a fait que s’accroître, c’est, nous explique l’auteur, qu’une nouvelle institution particulièrement soumise aux logiques marchandes, la télévision, s’est imposée symboliquement et économiquement sur les médias plus anciens, et tout particulièrement sur la presse écrite. Cette révolution partielle ne remet certes pas en question l’axiomatique fondamentale du jeu journalistique (le “commercial” n’est pas en effet quelque chose de radicalement nouveau dans le journalisme), mais elle mène à un déplacement significatif des forces, dans la mesure où les producteurs les plus attachés à défendre les valeurs autonomes et les principes du “métier” perdent toujours plus de pouvoir effectif face à la “mentalité audimat” et aux exigences du spectacle. Comme toute révolution partielle, celle-ci entraîne en outre, du côté du système de formation, des effets d’hysteresis : le désajustement grandissant entre d’une part, “ce qui est demandé par la profession”, à savoir “les nécessités terribles” d’une activité de plus en plus liée au souci d’audience et de rentabilité, et d’autre part, “les aspirations que les gens acquièrent dans les écoles de journalisme et dans les facs”, fondées sur la défense de la morale professionnelle, est à l’origine du malaise grandissant que vivent certains nouveaux entrants et de façon générale, les journalistes les plus précaires [Bourdieu, 1996, p. 41 ; voir aussi Accardo, 1998].

La scène finale : une civilisation en péril ? (ou le retour à Francfort)

Dans la démonstration entreprise par P. Bourdieu, le point fondamental, cependant, est que la révolution partielle qu’entraîne l’avènement de la télévision dans le champ journalistique n’a pas seulement des effets sur les pratiques et les hiérarchies *dans ce champ* : elle a également des effets

4. Cette opposition reprend le clivage “presse de réflexion” / “presse à sensation” mis en relief dans *La distinction*.

politiques et sociaux très profonds sur l'ensemble des autres champs de production culturelle et plus généralement, sur la vie politique et culturelle, nationale et internationale. Le premier de ces effets serait l'imposition, dans l'accès à l'espace public, d'une "censure structurale", censure "invisible" s'exerçant à l'insu des journalistes eux-mêmes dans la mise en forme et l'interprétation qu'ils donnent aux informations, et qui aurait pour principaux résultats la dépolitisation du discours et son uniformisation. La dépolitisation, surtout observable à la télévision nous dit P. Bourdieu [1998, p. 89], s'expliquerait par le renforcement des logiques commerciales qui mène à privilégier "le fait divers qui fait diversion", les nouvelles sportives et le moralisme larmoyant des soirées télérthon [1996, p. 52 et 58-59]. Concernant l'uniformisation du discours qu'il diagnostique, P. Bourdieu oscille entre deux types d'explications, d'ailleurs compatibles. La "circulation circulaire de l'information" peut être renvoyée d'abord à la fermeture sociale du "petit" monde des élites journalistiques - et l'on retrouve ici, presque inchangées, les analyses des décades précédentes sur la caste des intellectuels médiatiques et des "doxosophes" adeptes du "fast-food culturel", s'opposant à travers des "débats vraiment faux ou fausement vrais", à grand renfort de renvois d'ascenseur et de gestes de connivence [Bourdieu, 1996, p. 32 et s.]⁵. Mais une seconde explication, plus novatrice, est avancée, concernant cette fois l'ensemble de la profession : l'effet de clôture et d'uniformisation vient aussi et peut-être d'abord de l'exacerbation de la concurrence interne au champ, à travers notamment l'exigence pratique du *monitoring* des concurrents auxquels les journalistes se soumettent jusqu'à, assure P. Bourdieu, "l'enfermement mental" le plus complet [*ibid*, p. 25]. Dans un cas comme dans l'autre, les effets politiques de la censure structurale, réputés d'autant plus redoutables que cette censure est dite invisible, sont considérables : d'une part, sous couvert de "pluralisme", il y aurait "en fait" rétrécissement et captation du débat démocratique ; d'autre part, sous couvert d'"objectivité", il y aurait "en fait" production et diffusion de "fantasmes" sociaux et d'artefacts qui ne reflètent que le point de vue ethnocentrique et professionnellement orienté des gens de presse⁶.

Théâtre d'une censure anti-démocratique, d'une dépolitisation et d'un

5. Dans une veine plus ouvertement pamphlétaire, Halimi, 1997. Pour une étude plus ancienne mais appuyée sur une méthodologie sociologique, Rieffel, 1984.

6. P. Bourdieu nous renvoie ici aux travaux de P. Champagne [notamment 1991, 1993].

rétrécissement du débat public, les médias contemporains selon P. Bourdieu sont aussi, c'est leur second effet politique majeur, l'aiguillon d'une perte d'autonomie et d'authenticité au cœur de très nombreuses pratiques sociales. Dans la mesure en effet où les journalistes “opèrent une sélection et une construction” du réel à partir de “lunettes” bien particulières qui les amènent à privilégier le sensationnel et le spectaculaire au détriment du reste [*ibid*, p. 18], ils tendent à encourager et à gratifier les comportements qui correspondent le mieux aux critères qu'ils recherchent. Loin d'être un simple instrument d'enregistrement, les médias deviennent “instrument de création de réalité” [*ibid*, p. 21]. L'argument a été amené par P. Champagne dès le milieu des années 1980 à travers ses travaux sur les manifestations paysannes [Champagne, 1984, 1990] : pour réussir leur mobilisation, les groupes protestataires apprennent à créer des événements “médiatiques”, c'est-à-dire non pas tant comme jadis à “occuper la rue” qu'à satisfaire, par des stratégies de communication appropriées, le cahier des charges que les journalistes cherchent à remplir. Ce type de logiques adaptatives est la clef d'interprétation de la subversion profonde que fait subir le champ journalistique aux mécanismes de consécration et aux principes internes des champs les plus autonomes (comme la science ou le droit), en faisant pression sur leur côté le plus soumis aux effets de nombre et de marché, c'est-à-dire en attirant à lui les entreprises et les agents les plus “enclins à céder à la séduction des profits “externes” parce qu'ils sont moins riches en capital spécifique (scientifique, littéraire, etc.)” [Bourdieu, 1996, p. 89]. C'est avec l'aide de ce type de “complicités” intéressées que les médias saperaient peu à peu, souvent avec une totale bonne conscience, les acquis précieux de toute une civilisation - à savoir : la possibilité de produire des discours à prétention universelle et des œuvres “authentiques”. P. Bourdieu est ici soudain étonnamment proche des théoriciens de l'école de Francfort et de leur vision pessimiste de ce que les médias peuvent faire à la Démocratie et à la Culture (“totalitarisme”, “abêtissement”, “inauthenticité”). Une vision par rapport à laquelle, trente-cinq ans plus tôt, mettant à mal les prophéties apocalyptiques d'E. Morin, il montrait davantage de réserves⁸.

7. Voir aussi Pinto, 1994 ; Lenoir, 1994.

8. On trouvera sous la plume de M. Walzer [1995, p. 185-205] de nombreux éléments pour une critique de la posture élitiste de gauche propre à certains auteurs de l'école de Francfort, et que H. Marcuse en particulier a poussée à l'extrême. P. Bourdieu est sans doute

Depuis *La misère du monde* et son succès retentissant auprès de larges fractions de lecteurs, l'accès aux médias tend à être abordé par P. Bourdieu et certains membres de son équipe comme un enjeu central (sinon peut-être comme le premier de tous les enjeux), à la fois du point de vue analytique et du point de vue pratique. Les résistances et les déformations auxquelles l'activité journalistique soumet sa pensée deviennent ce que le sociologue de l'école bourdieusienne doit non seulement analyser mais encore dénoncer : ces résistances et ces distorsions sont censées révéler en effet une menace gravissime pesant sur le débat public *en général* (que les médias restreignent) et sur les activités de réflexion et de création *en général* (que les médias dénaturent). C'est ainsi à travers l'universalisation de de ses intérêts de sociologue (et d'homme attaché à la haute culture) que P. Bourdieu s'impose désormais un "devoir de sortie" [Bourdieu, 1996, p. 75 et s.]. Comme nous allons tenter de le montrer, cette propension à universaliser ses intérêts propres - le fait de les décrire comme coïncidant précisément avec l'intérêt général - est de loin l'élément le plus problématique, et cependant peut-être le moins problématisé, dans la posture nouvellement adoptée et défendue par P. Bourdieu.

Le caractère non arbitraire de la valeur, ou l'impensé bourdieusien

Il y a sans doute, au plan scientifique, beaucoup à redire sur les analyses de P. Bourdieu à propos de la télévision et de l'activité journalistique. Du point de vue méthodologique d'abord : contrairement aux travaux de la période précédente où il était déjà question de la presse et des journalistes (*La distinction, Homo Academicus, La noblesse d'Etat*), les nouvelles analyses ne reposent sur aucune enquête empirique de première main. De surcroît, les enquêtes empiriques auxquelles il est fait appel ne remplissent pas les critères d'excellence de la méthodologie bourdieusienne "canonique". Ainsi par exemple, les travaux très sollicités de P. Champagne ne reposent-ils sur aucun instrument d'objectivation un tant soit peu scientifique du champ

moins radical que ces auteurs et ne saurait être confondu avec eux : initiateur d'une collection comme *Liber-Raisons d'agir* qui se veut une "encyclopédie populaire internationale", il ne reprocherait certainement pas à l'industrie culturelle, comme le fait H. Marcuse [1968, p. 26], d'avoir fait choir "Platon et Hegel, Shelley et Baudelaire, Marx et Freud" dans les mêmes rayons du *drugstore* que les romans policiers ou les romans gothiques.

journalistique. Le champ y est “reconstruit” à partir de connaissances d'arrière-fond et d'un “ce que tout le monde sait”, c'est-à-dire en somme en puisant dans le stock de représentations doxiques de bons informateurs [par exemple Champagne, 1994]. Ceci n'offre aucune garantie de rupture épistémologique. En second lieu, beaucoup de raccourcis, dans un texte comme *Sur la télévision* - dont l'auteur suggère il est vrai qu'il n'a pas une forme absolument rigoureuse et qu'il comporte des descriptions “à la hussarde” [Bourdieu, 1996, p. 5n ; p. 48] - pourraient donner lieu à des arguments de rétorsion, notamment s'agissant de la véhémence critique qu'entreprend l'auteur vis-à-vis des *fast-thinkers* et de leurs formules à l'emporte-pièce. Un exemple : “La télévision a une sorte de monopole de fait sur la formation des cerveaux d'une partie très importante de la population” [*ibid*, p. 17]. Peut-être politiquement séduisante, cette assertion n'a rien d'évident scientifiquement parlant. Elle pourrait bien, en définitive, témoigner surtout d'un préjugé misérabiliste pour reprendre les catégories de C. Grignon et J.-C. Passeron [1989]. Plus globalement, le sentiment, partagé par beaucoup, que de nos jours les mœurs journalistiques se dégradent et que les conditions du débat démocratique se restreignent, ne signifie pas nécessairement que tel soit effectivement le cas. Ce sentiment pourrait tout aussi bien provenir par exemple du fait que les médias occupent une place toujours plus importante dans la vie sociale, davantage d'individus sont concernés par les pratiques des journalistes et montrent par conséquent plus d'intérêt et moins de tolérance pour leurs manquements. Dans ce cas, il faudrait en conclure que la démocratie est plutôt en progrès qu'en régression. Quoiqu'il en soit, force est de constater qu'en l'absence d'un travail rigoureux de comparaison historique, la rhétorique du déclin que

9. On renvoie sur ce point à plus de cinquante ans d'études sur la réception, domaine de recherches empiriques non mentionnées par l'auteur. Pour un aperçu sur l'état récent de ces travaux, voir par exemple Dayan, 1992. On pourrait tout aussi bien d'ailleurs renvoyer au texte co-signé en 1963 par P. Bourdieu. A ce passage par exemple : “Pourquoi ignorer les protections dont s'arment les masses contre le déferlement massmédiatique ? [...] Pourquoi le message massmédiatique détiendrait-il, par essence, le privilège exorbitant de tromper inmanquablement les défenses de la personnalité qu'il assaille ? [...] Les intellectuels ont toujours peine à croire aux défenses, c'est-à-dire à la liberté des autres, puisqu'ils s'attribuent volontiers le monopole professionnel de la liberté d'esprit” [Bourdieu, Passeron, 1963, p. 1009-1010].

privilège P. Bourdieu s'appuie sur des considérations en grande partie infalsifiables¹⁰.

Nous ne nous attarderons pas outre mesure sur ce genre de critiques. Elles ont le tort en effet de taper largement à côté, étant des reproches issus de l'espace scientifique, lors même que le texte de P. Bourdieu sur la télévision ne s'adresse pas prioritairement au public des scientifiques mais plutôt à celui des profanes qu'il s'agit de convaincre et d'haranguer non par des preuves scientifiques mais, ce qui est tout différent, par des arguments d'autorité scientifique. Avec un temps de retard, les lecteurs du *Métier de sociologue* reprochent à P. Bourdieu de ne plus faire (tout à fait) ce qu'il disait qu'il fallait faire, lors même que, comme il l'a lui-même théorisé dans les dernières pages de *Sur la télévision* (qui sont comme une sorte de manifeste), les règles du jeu auquel il se soumet ont changé. C'est sur le terrain du *retour vers l'action politique* que les textes récents de P. Bourdieu sur les médias entendent s'avancer. C'est au regard de leur capacité à changer le monde et à révolutionner les pratiques qu'ils "demandent" d'être évalués.

"Critiquer" les journalistes : oui, mais pour quelles raisons ?

Les livres de la collection Liber sont souvent décrits comme des ouvrages "critiques". Il faut se mettre d'accord sur ce que cela peut signifier. Depuis notamment *Homo Academicus*, P. Bourdieu ne cesse pour sa part d'avertir le lecteur que son but n'est pas de se livrer à la logique du commérage mondain, du règlement de compte ou du pamphlet littéraire, mais bien d'accéder à une compréhension lucide du monde social et de ses mécanismes de reproduction [Bourdieu, 1984a, p. 11-52]. Ainsi à propos de ses analyses sur le champ journalistique : "dévoiler les contraintes cachées qui pèsent sur les journalistes et qu'ils font peser à leur tour sur tous les producteurs culturels, ce n'est pas - est-il besoin de le dire ?- dénoncer des responsables, mettre à l'index des coupables" [Bourdieu, 1994a, p. 9]. Bien sûr, l'auteur consent qu'il cède parfois au vilain (mais apparemment irrépressible)

10. Qu'on pense par exemple aux transactions collusives entre élites journalistique et politique ou économique, ou encore aux inégalités d'accès et de représentation des citoyens à la télévision : ces phénomènes ne sont évidemment pas nouveaux [pour s'en convaincre, cf. par exemple, respectivement, Zeldin, 1979, p. 167-256, et Bourdon, 1994, p. 53-107], ni obligatoirement en progression.

penchant de l'attaque *ad hominem* : “Chacun a ses têtes de Turcs. J'y sacrifie parfois moi aussi : Bernard-Henri Lévy est devenu une sorte de symbole de l'écrivain-journaliste ou du philosophe-journaliste. Mais ce n'est pas digne d'un sociologue de parler de Bernard-Henry Lévy...” [Bourdieu, 1996, p. 63]¹¹. Sans doute est-il difficile de ne se contenter que de décrire et d'analyser froidement des mécanismes sociaux, lorsqu'on y est soi même impliqué (or, nous y sommes tous impliqués) : la langue et la plume dérapent régulièrement, et l'on parle (ce qui est un jugement de valeur impossible à justifier par la posture analytique) des “mauvais journalistes” [*ibid*, p. 72].

N'empêche. Le lecteur charitable doit prendre au sérieux l'aspiration *tendancielle* du sociologue bourdieusien à sublimer, par un travail d'objectivation approprié, les pulsions et les affects spontanés qu'il doit à sa propre position et à sa propre trajectoire et qui motivent, au moins au départ, son intérêt personnel pour la “chose” qu'il se met en quête d'étudier. Si le lecteur joue le jeu, il risque cependant de reconnaître ce qui constitue sans doute la limite majeure de l'approche bourdieusienne confrontée au projet (qui est aujourd'hui le projet de P. Bourdieu) de sortir de la “citadelle assiégée” de la science : c'est qu'à ce niveau de sublimation qu'elle vise et qu'elle exige, il n'y a, à l'intérieur de l'approche bourdieusienne, plus aucune raison de critiquer quoique ce soit (ni même de ricaner ou de se gausser). Et voilà bien sans doute le plus embêtant : la mise à jour dépassionnée des mécanismes de domination à l'œuvre dans nos sociétés - on met ici de côté le problème de la falsifiabilité scientifique de cette mise à jour - ne nous dit absolument rien sur ce qu'il est bon de faire face à ces mécanismes. Après tout, pourquoi ne pas vouloir maintenir ou accroître certains rapports de domination (si par exemple, ils nous assurent personnellement un intérêt ou une sécurité) ? Pourquoi ne pas s'en servir cyniquement à son profit ? La théorie bourdieusienne, *en tant que telle*, s'avère sur ces questions parfaitement indifférente. Elle ne saurait dire (par exemple) s'il est juste que les inégalités sociales face à l'école soient réduites ou accrues, ou s'il est bon que plus de femmes accèdent à des postes de responsabilité. Ainsi donc quand P. Bourdieu affirme (par exemple) qu'il “faut” que l'autonomie des champs de production culturelle soit à tout prix préservée de l'emprise du

11. Cf., dans le même ouvrage, d'autres saillies visant A. Comte-Sponville et A. Finkelkraut (p. 59), J. Daniel (p. 62) ou encore A. Peyrefitte (p. 71). A propos de P. Sollers, Bourdieu, 1998, p. 18-20.

journalisme ou qu'on "doit" défendre pied à pied "les conditions nécessaires à la production et à la diffusion des créations les plus hautes de l'humanité" [Bourdieu, 1996, p. 76], force est de constater qu'il est, à ce moment précis, en train de faire appel à quelque chose qui n'est en rien déductible de sa théorie sociologique. Cette chose à l'extérieur de la théorie, ce point d'extériorité qui, une fois qu'on a gravi le mont de la froide analyse, peut seul donner une "raison" à la critique d'inspiration démocratique (plutôt, par exemple, qu'au conformisme ou au cynisme réactionnaire) constitue à la fois l'impensé de la théorie bourdieusienne et son fondement ultime.

Cet impensé, ce point d'extériorité n'est-il pas cependant récupérable dans le giron de la théorie bourdieusienne ? En d'autres termes, cette théorie peut-elle rendre compte des raisons pour lesquelles il est quand même mieux de réduire les inégalités sociales et sexuelles plutôt que de les accroître (ou que d'en profiter à titre personnel), et quand même mieux aussi de maintenir l'autonomie des champs de production culturelle plutôt que de les plier davantage à la loi du marché ? La réponse est clairement non. Cela se déduit du statut *purement expressif* qui est accordé aux croyances et aux valeurs dans la théorie bourdieusienne : au même titre que l'hexis corporel par exemple, croyances et valeurs sont des phénomènes "identitaires", c'est-à-dire que leur manifestation ne fait jamais qu'exprimer les positions objectives et les trajectoires de ceux qui les défendent. Dans cette perspective, la différence entre ceux qui font de la réduction des inégalités une priorité et ceux qui n'en font pas une priorité, ou entre ceux qui voient dans l'emprise de la télévision un danger pour le travail intellectuel authentique et ceux qui ne croient pas un instant à ce danger, doit être comprise comme l'expression d'une différence de position et de trajectoire. Il ressort de cette approche que l'appel public aux valeurs est un acte purement expressif, permettant aux individus de se reconnaître des affinités ou des dégoûts sur la base de prédispositions socialement constituées, et/ou un acte stratégique, permettant à un orateur habile de capter et de manipuler des auditoires en flattant leurs goûts et en renchérissant sur leurs dégoûts spontanés.

Ceci pose un sérieux problème pour qui voudrait interpréter avec les seules ressources de la sociologie bourdieusienne ce que fait P. Bourdieu lui-même quand, dans *Sur la télévision* par exemple, il invoque de façon insistante la défense de la démocratie [cf. p. 5, 8, 36, 77]. Faut-il comprendre son geste comme la réassurance publique d'une identité ? Le geste reviendrait alors à dire : "A cause des déterminismes qui pèsent sur ma trajectoire, je me

retrouve, moi, attaché à un certain idéal démocratique et cela m'amène à user de façon critique de ma théorie. Mais on serait tout autant fondé, avec une autre trajectoire et une autre position, à avoir d'autres attachements (l'idéal oligarchique par exemple) et à user de ce fait tout autrement de ma théorie (cyniquement par exemple). Tout cela n'est qu'une question de perspective et de point de vue, c'est-à-dire en définitive de position et de trajectoire". Il nous semble que ce perspectivisme qui n'a d'autre issue conséquente que le relativisme éthique, ne correspond que très imparfaitement à l'idée qu'on peut se faire de quelqu'un comme P. Bourdieu et peut-être aussi à l'idée qu'il se peut se faire lui-même de ses propres combats. Est-il plus judicieux dans ce cas d'interpréter son geste dans l'ordre de "l'agir stratégique" ? Le geste reviendrait alors à dire : "A cause de ce que vous êtes (vous, lecteurs-consommateurs), je me réfère à un certain idéal démocratique et cela m'amène à user de façon critique de ma théorie. Car je sais (ou je sens) bien que cette référence-là (la démocratie), et cette façon-là de parler des médias (en les décrivant comme des lieux de censure plutôt que comme des moyens d'émancipation) sont les meilleurs moyens d'intéresser parmi vous un vaste public et de trouver un écho et un intérêt dans les médias eux-mêmes". Qu'on nous accorde ici encore que ce cynisme calculateur qui place la *Realpolitik* revendiquée par P. Bourdieu [1994b, p. 243] au service d'une ambition qui serait à elle-même sa propre fin, ne correspond que très imparfaitement à l'idée qu'on peut se faire de lui et de son action. Le problème est que, tant qu'on reste dans le strict périmètre de sa théorie sociologique, on ne peut pas interpréter autrement que de ces deux façons (expressive-perspectiviste et/ou cynique-stratégique) l'appel public à des valeurs qu'opère P. Bourdieu. Et cela est dû au fait que cette théorie ne nous donnant par elle-même aucune raison de critiquer, les raisons qu'on peut trouver pour le faire sont nécessairement des raisons externes et "rapportées", et donc, d'un certain point de vue, parfaitement "arbitraires"¹².

12. Suffit-il, pour s'exonérer de ce problème d'arbitraire de la valeur, de se mettre en quête des "fondements historiques de la raison", en établissant "comment, et sous quelles conditions historiques, peuvent s'arracher à l'histoire des vérités irréductibles à l'histoire" [Bourdieu, 1997, p. 130] ? A vrai dire, que se soient constitués historiquement des microcosmes séparés où s'élaborent des énoncés à prétention universelle ne nous dit rien de plus sur les raisons pour lesquelles il "faudrait" aujourd'hui continuer à perpétuer et à

Redonner raison à la critique

Le déplacement à opérer consiste donc à “internaliser” dans la théorie la critique et ses raisons. Il s’agit de redonner raison à la critique sur le plan même de la théorie sociologique. A notre connaissance, le premier “bourdieusien” à avoir vu la nécessité d’un tel déplacement et à l’avoir tenté fut Luc Boltanski dans ses travaux pionniers sur “la dénonciation” [Boltanski, 1984]. En reconstituant, à partir de l’analyse stylistique et statistique d’un corpus de lettres de dénonciations reçues par *Le Monde*, les conditions de félicité de certains actes de critique publique, L. Boltanski les référa à un ensemble de règles “communes” (comme par exemple la règle du détachement de soi), valant a-priori par delà la multiplicité des expériences vécues et des identités socialement constituées. Le modèle théorique n’était plus tant celui de l’habitus que celui de la compétence grammaticale : à l’instar des règles grammaticales qui composent la langue, règles dont la transgression permet à tout usager compétent de cette langue de dénoncer *avec raison* (c’est-à-dire de façon non arbitraire) une faute - quelque soient les intérêts, les stratégies, la trajectoire, etc., qui le motivent ce faisant-, il existe dans la vie sociale des règles pragmatiques dont la transgression rend possible une dénonciation *justifiée*, c’est-à-dire non arbitraire - quels que soient par ailleurs les intérêts, les arrière-pensées, les expériences vécues, les stratégies, les trajectoires des individus. Cette perspective grammaticale sur les croyances et les valeurs signifie donc d’abord qu’en public, tous les arguments ne sont pas également recevables, certains étant moins que d’autres justifiables, c’est-à-dire moins que d’autres partageables en toute généralité - de là par exemple, la supériorité, en public, des arguments conformes au principe de commune dignité entre membres de la cité par rapport aux arguments fondés sur le caractère irréversible d’une inégalité d’accès à certains états [Boltanski, Thévenot, 1991]¹³.

Dans la mesure où le modèle grammatical permet de rendre explicable et prévisible le caractère “fondé” ou “infondé” des critiques publiques, il est

défendre de tels espaces. Sous ce rapport, la sociologie bourdieusienne peut nous permettre de comprendre que certains ont un goût acquis et des intérêts propres qui les attachent à cette perpétuation. Elle nous permet aussi de comprendre que d’autres individus n’ont ni ces mêmes goûts, ni ces mêmes intérêts. Elle ne nous permet à aucun moment de savoir lequel de ces deux groupes a raison (seulement de constater lequel est le plus fort).

13. La perspective est à rapprocher, bien sûr, de celle de Habermas [1986, 1987].

assez étonnant que l'ouvrage de L. Boltanski et L. Thévenot auquel ont abouti ces réflexions, *De la justification*, ait pu paraître à certains "relativiste". Si on l'a bien compris, il s'agissait tout au contraire de décrire, avec un systématisme il est vrai peut-être exagéré, les règles de cohérence et d'argumentation qu'une critique ou qu'une justification, pour avoir des chances d'être reçue publiquement, doit honorer. Cette approche nous éloigne donc très nettement d'une interprétation perspectiviste des croyances et des valeurs en tant qu'expression propre d'une position et d'une trajectoire sociale. Elle nous éloigne tout autant d'ailleurs d'une interprétation stratégiste qui ne concevrait le rapport aux valeurs et aux croyances que sur un mode instrumental et manipulateur. Non que ces deux interprétations soient disqualifiées (elles demeurent au contraire en arrière-plan), mais la dimension première de la critique publique - à savoir le lien interne qu'elle permet d'éprouver entre normativité et rationalité - est mise en avant et rappelée énergiquement avec le modèle grammatical. A la différence de la chute des solides ou des mécanismes d'attraction magnétique, critique et justification publiques n'ont pas seulement des causes : elles ont aussi des raisons, c'est-à-dire qu'elles se "fondent" sur un ensemble de règles communes (ou grammaires), règles qui, tant du moins qu'elles sont partagées, permettent aux membres d'une communauté de vivre ensemble par delà et en dépit de la multiplicité de leurs expériences vécues, de leurs trajectoires, de leurs stratégies et de leurs intérêts divergents¹⁴. Ceci rend possible, par rapport au modèle bourdieusien et à la sociologie dite "critique" (mais cependant contrainte de quêter à l'extérieur d'elle-même des raisons de critiquer), l'instauration d'un type de réflexivité totalement renouvelé [Boltanski, 1990a, 1990b]. Ainsi, par exemple, lorsque l'on s'intéresse à l'activité des journalistes, il ne s'agira plus tant d'objectiver sa propre position ou trajectoire par rapport à celle des gens de presse (ce qui, en soi, n'est sans doute jamais inutile) que de ramener ses propres réactions d'indignation spontanées (face au copinage, à la superficialité, au voyeurisme, etc.) à un sens commun du juste et de l'injuste qui est en définitive ce qui rend partageables et mutuellement compréhensibles de telles réactions indignées - sens commun que les journalistes *eux-mêmes*

14. Le caractère socio-historique de ces règles indique, faut-il le préciser, qu'elles n'ont pas un caractère "éternel" ou "universel", bien que leur prétention à la validité suggère un tel statut.

tendent à posséder (comme en témoignent parfois leurs auto-critiques) et qui font qu'en définitive un dialogue avec eux reste toujours possible, par delà même la divergence de nos intérêts et de nos stratégies. Ceci permet du même coup de reconnaître dans les formes savantes de la critique des journalistes des figures et des procédures propres à la critique la plus ordinaire : le succès d'un ouvrage comme *Sur la télévision* tient beaucoup moins, de ce point de vue, à la rupture épistémologique qu'il introduirait avec le sens commun qu'au fait, bien au contraire, qu'à peu près tout ce qu'il dit rejoint ce que disent, mais sous une forme moins réflexive et moins instrumentée, les personnes (plus) ordinaires - par exemple, celles qui écrivent aux journaux pour se plaindre de la télévision.

Comment “révolutionner” les pratiques ?

En intégrant dans la théorie sociologique elle-même la question des raisons de la critique, il ne s'agit pas seulement de se doter des moyens de sortir du relativisme éthique auquel conduisent les explications stratégiques ou expressives-perspectivistes de l'appel public aux valeurs. Il s'agit aussi de rendre la critique d'inspiration démocratique plus difficile à relativiser, en trouvant dans les pratiques critiquées elles-mêmes les points d'où faire ressurgir de façon immanente (c'est-à-dire du point de vue des acteurs eux-mêmes) des préoccupations et des jugements moraux universalisables. Cette insertion de la critique dans l'immanence de la *praxis* est une opération délicate et même quasi-impossible pour l'approche bourdieusienne, dans la mesure où celle-ci se fonde sur la transcendance du regard sociologique et la rupture avec le sens commun. Le dualisme platonicien qui sert dans ce cas de modèle explicite [Bourdieu, 1996, p. 42] conduit en effet à dépeindre les agents sociaux (du moins, ceux qui ne sont pas encore devenus des sociologues bourdieusiens) comme les habitants d'une caverne obscure animés par des chaînes de causalité qui leur échappent. Exemple : “La télévision est un univers où on a l'impression que les agents sociaux, tout en ayant les apparences de l'importance, de la liberté, de l'autonomie, et même parfois une aura extraordinaire, sont des marionnettes d'une nécessité qu'il faut décrire, d'une structure qu'il faut dégager et porter au jour” [*ibid*, p. 42]. D'un autre côté, ce même dualisme platonicien permet d'offrir aux habitants de la caverne la perspective d'une conversion émancipatrice au

moyen de la “prise de conscience” [Bourdieu, 1994a, p. 9] qu'autorise la lumière sociologique. Mais précisément, il peut paraître un peu “utopique”, comme P. Bourdieu l'admet lui-même [1996, p. 64], de lier si directement accès à un discours sociologique et surgissement d'une bonne volonté réformatrice. La lecture d'un ouvrage de sociologie bourdieusienne suffira-t-elle à donner à un individu, surtout si on nous assure qu'il n'est qu’“une sorte d'épiphénomène d'une structure” ou “à la façon d'un électron, l'expression d'un champ” [Bourdieu, 1996, p. 63], la volonté et le pouvoir de se changer ? Dans un milieu professionnel dont on soutient que les choix qui s'y opèrent “sont en quelque sorte des choix sans sujet” [*ibid*, p. 26], où trouver un seul individu en mesure de se hisser, par la révélation du Livre, à la qualité de “sujet” rationnel et réflexif ?¹⁵

De fait, le modèle de la “prise de conscience” révolutionnaire se heurte en pratique à quantité d'obstacles (imprévus?). Soit par exemple le directeur de l'information de TF1, Robert Namias. Ce journaliste a pris la peine et le temps de lire l'ouvrage de P. Bourdieu sur la télévision dont il a trouvé certaines analyses (mais pas toutes) “très pertinentes”. Cela ne signifie pas pour autant qu'il a maintenant la volonté et le pouvoir de modifier sa pratique :

Si on avait le courage, nous à TF1, on dirait à 20h 02 : “*Il y a eu un accident d'avion, on ne sait rien d'autre, donc on arrête et on passe à autre chose.*” Et pendant ce temps-là, les autres chaînes vont en faire dix minutes. Le lendemain, la presse écrite en fera deux pages !... Alors qu'est-ce que je fais, moi, dans un système de concurrence et de parts de marché ?¹⁶

R. Namias est un peu comme la Médée d'Ovide : voyant le meilleur et,

15. Dans leur article de 1963, P. Bourdieu et J.-C. Passeron avaient cerné les limites pratiques de la posture démystificatrice d'inspiration platonicienne (utilisée selon eux par les massmédiateurs). Les intellectuels, écrivaient-ils, ont “toujours besoin de mystifiés pour s'apparaître comme démystificateurs” [1963, p. 1011]. La posture démystificatrice leur procure en effet “l'occasion facile” de s'apparaître comme “celui qui, par fonction, détient sur les autres une vérité qu'ils se contentent d'être ou de faire” ou encore “comme celui qui vole aux “masses” leur essence et qui est le seul capable de la leur restituer par l'explicitation ou l'explication” [*ibid*, p. 1000]. Pareille posture limite cependant la possibilité que leur discours soit jamais entendu par “ceux qui en font l'objet” [*ibid*].

16. Cité par *Libération* du 23 janvier 1997.

cependant, commettant le pire. Comme le suggère son attitude - neutralisation du courage civique par le “bon sens” professionnel -, il se pourrait, après tout, que le “réalisme” ne soit pas la qualité première de l’“utopisme” défendu par P. Bourdieu¹⁷ : non seulement la caverne où sont censés évoluer les hommes et les femmes à délivrer se révèle souvent moins obscure que prévu, mais encore il ne suffit pas d’y introduire le flambeau de l’analyse “scientifique” (ou réputée telle) pour que ces hommes et ces femmes soient subitement éblouis et qu’ils trouvent collectivement la force de renverser leurs habitudes et leurs modes de raisonnement - ce que la théorie sociologique de P. Bourdieu permet d’ailleurs parfaitement de prévoir. C’est en considérant ces deux limites qu’il est possible d’envisager une tout autre approche de la question des conduites “pathologiques” (pour parler comme Durkheim) propres à la gent journalistique, et d’esquisser une façon sans doute moins “supérieure”, mais peut-être plus efficace, de les aider à réaliser le meilleur lorsqu’ils voient le pire¹⁸.

Vers une critique immanente

Tout d’abord, prendre acte que les individus que le sociologue bourdieusien s’est donné pour tâche d’arracher au fond de leur caverne ne vivent pas dans l’obscurité totale qu’il se plaît à imaginer et n’ignorent pas, loin s’en faut, que des contraintes pèsent sur leur activité. Ces contraintes, ils les éprouvent, ils les connaissent, les décrivent et savent même les analyser, même si ce n’est pas en termes de “champ” - c’est ce que montre à tout sociologue de terrain la moindre observation *in situ* ou le moindre entretien qu’il fait avec un journaliste. C’est pourquoi, malgré ses prétentions libératrices, la description bourdieusienne ne vient pas “révéler” un insu comme elle l’imagine, mais simplement dire en d’autres termes, plus savants sans doute, ce que disent régulièrement les journalistes entre eux ou quand on les interroge sur le type

17. Contrairement à ce qu’avance L. Pinto [1998, p. 175-221].

18. Les développements qui suivent décrivent la démarche que nous avons suivie dans notre propre travail sur l’activité journalistique et les critiques dont elle est l’objet aujourd’hui en France [Lemieux, 2000]. Cette étude porte sur une douzaine d’affaires contemporaines dans lesquelles l’attitude des journalistes a été mise en cause (par des informateurs, des membres du public, des confrères, etc.). Elle est fondée sur des observations *in situ* dans trois entreprises de presse différentes (*Le Monde*, *Sud-Ouest*, *France 2*) et sur un ensemble de plus de cent-vingt entretiens approfondis.

de limites qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur activité. Dans la perspective de "révolutionner" les pratiques, le problème est donc beaucoup moins celui de la "rupture épistémologique" - que la description bourdieusienne, à travers notamment la notion de "champ", est censée provoquer par rapport aux auto-descriptions des acteurs - que celui du rapport possible entre ces deux types de descriptions. Rien n'indique en effet qu'une approche en termes de "champ" (ou toute autre approche systémique) ait, *du point de vue de l'objectif réformateur ou révolutionnaire*, un intérêt ou une practicalité supérieurs aux descriptions pratiques des acteurs en situation. Avec Michaël Walzer [1990, 1995], on peut avancer tout au contraire que les descriptions qui entretiennent un trop fort rapport d'extériorité avec les pratiques, et les critiques globales qu'elles permettent d'articuler, sont les moins capables d'être utilisées par les acteurs concernés à des fins réformatrices ou révolutionnaires. Trop générales, trop étrangères à leur monde vécu, elles restent déconnectées de leurs comportements en situation, ne responsabilisent personne, ne font honte à personne et si tout le monde peut être aisément d'accord avec ce qu'elles permettent de dire, c'est surtout parce qu'elles n'engagent pratiquement à rien (cf. Robert Namias) et permettent même aux intéressés de se retrancher derrière une certaine forme d'irresponsabilité ("la faute au système", le "système qui veut ça"), quand elles ne les conduisent pas tout simplement à sombrer dans un sentiment d'impuissance et de fatalité ("on n'y peut rien", "ça nous dépasse").

L'approche internaliste, conçue comme alternative à cette approche globalisante et déresponsabilisante, consiste à prendre appui sur le sens de la justice des "acteurs eux-mêmes" (dans le cas présent, les troubles et les dilemmes moraux des journalistes, leurs auto-critiques, leurs "cas de conscience", etc.). Elle s'attache aux corps, aux gestes et aux énoncés qui leur servent d'appuis pour juger et agir en situation, afin de pointer dans l'immédiateté même de leurs pratiques les points d'entame d'une critique de leur activité qui soit recevable de leur propre point de vue. On développe par là même les conditions d'une critique *immanente* du travail journalistique, non plus fondée sur la revendication d'une "supériorité" de point de vue, mais au contraire sur la clarification, l'approfondissement et l'analyse d'un sens commun du juste et de l'injuste qui se trouve déjà à l'œuvre chez les individus. L'efficacité de cette critique immanente découle du fait qu'elle est partageable par définition par ceux qu'elle vise et tire le fil de leurs

intuitions morales, de leur sens de la dignité et de leur *ethos* professionnel. Sa justesse tient au fait qu'elle ne se contente pas de dévoiler des "rapports de domination" ou des "censures", mais qu'elle permet de penser d'une part, les conditions sous lesquelles une attitude est ou devient injustifiable aux yeux des autres partenaires impliqués dans l'action collective, d'autre part, de quelle façon l'aménagement des dispositifs de production et d'échange permet d'encourager ou au contraire de limiter pour les différents partenaires les chances d'adopter vis-à-vis d'autrui des conduites injustifiables.

Vers une autre théorie de la praxis

D'un point de vue théorique, pareille approche nous conduit à envisager une théorie de la *praxis* quelque peu différente de celle sur laquelle repose l'approche bourdieusienne : une théorie qui situe moins exclusivement les raisons du jugement et de l'action dans les automatismes corporels acquis par les individus pour se focaliser davantage sur les contraintes situationnelles que leur action collective fait émerger. Ce déplacement permet de rééquilibrer sensiblement le rapport entre les compétences intériorisées par les individus et les "réalités multiples" (comme disait Schutz) qu'ils sont amenés à traverser. L'action, en effet, n'est pas rendue explicable et prévisible seulement par les attentes et les élans communiqués à chacun lors d'épreuves passées. Elle l'est aussi par la présence ou l'absence dans son environnement actuel de certains corps, gestes et énoncés dont il peut se saisir comme d'autant de raisons d'agir ou de s'abstenir - d'où par exemple, dans le cas des journalistes, de grandes variations comportementales entre situations publiques et non publiques. Révolutionner les pratiques, ce peut être dans cette perspective modifier d'abord l'agencement des corps, gestes et énoncés dans les situations que les individus sont amenés à rencontrer, pour leur permettre de rompre plus facilement avec certains de leurs élans ou de leurs attentes, et d'en cultiver d'autres.

Il se pourrait que ce double déplacement - vers la critique immanente d'une part, vers une théorie de la *praxis* rendant davantage justice aux contraintes situationnelles et aux dispositifs pratiques d'autre part - permette en définitive de mener beaucoup plus loin le programme critique que P. Bourdieu lui-même esquisse, lorsqu'il se fixe pour objectif de "changer les choses" avec "une certaine espérance d'efficacité" [Bourdieu, 1996, p. 63] que lui interdisent pourtant, nous semble-t-il, et son absence de réflexion sur

les raisons de la critique, et le modèle de la marionette “manipulée” et inconsciente qu’il entend privilégier.

Bibliographie

ACCARDO A. *et alii* (1998), *Journalistes précaires*, Bordeaux, Le Mascaret.

BOLTANSKI L. (1965), “La rhétorique de la figure. Image de presse et photographie”, dans BOURDIEU P. *et alii*, *Un art moyen*, Paris, Minuit, 1965, p. 173-198.

BOLTANSKI L. avec DARRÉ Y. et SCHILTZ M.-A. (1984), “La dénonciation”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 51, p. 3-40.

BOLTANSKI L. (1990a), *L'amour et la justice comme compétences*, Métailié, Paris.

BOLTANSKI L. (1990b), “Sociologie critique et sociologie de la critique”, *Politix*, n° 10-11, p. 124-134.

BOLTANSKI L., THÉVENOT L. (1991), *De la justification*, Gallimard, Paris.

BOURDIEU P., PASSERON J.-C. (1963), “Sociologues des mythologies et mythologies des sociologues”, *Les Temps Modernes*, n° 211, p. 998-1021.

BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C., PASSERON J.-C. (1968), *Le métier de sociologue*, Mouton, Paris-La Haye.

BOURDIEU P. (1972), “Les doxosophes”, *Minuit*, n° 1, p. 26-45.

BOURDIEU P. (1973), “L'opinion publique n'existe pas”, *Les Temps Modernes*, n° 318, p. 1292-1309 (repris dans BOURDIEU P. (1980), *Questions de sociologie*, Minuit, Paris, p. 222-235).

BOURDIEU P. (1979), *La distinction*, Minuit, Paris.

BOURDIEU P. (1980), “Comment libérer les intellectuels libres ?”, *Le Monde*

Dimanche (repris dans BOURDIEU P. (1980), *Questions de sociologie*, Minuit, Paris, p. 67-78).

BOURDIEU P. (1984a), *Homo Academicus*, Minuit, Paris.

BOURDIEU P. (1984b), “Le hit-parade des intellectuels français, ou qui sera juge de la légitimité des juges ?”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, p. 95-100.

BOURDIEU P. (1985), “Remarques à propos de la valeur scientifique et des effets politiques des enquêtes d'opinion”, *Pouvoirs*, n° 33, p. 131-139.

BOURDIEU P. (1989), *La noblesse d'Etat*, Minuit, Paris.

BOURDIEU P. (1994a), “L'emprise du journalisme”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 3-9.

BOURDIEU P. (1994b), “Un fondement paradoxal de la morale”, dans BOURDIEU P., *Raisons pratiques*, Seuil, Paris, p. 237-244.

BOURDIEU P. (1996), *Sur la télévision*, Liber éditions, Paris.

BOURDIEU P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris.

BOURDIEU P. (1998), *Contre-feux*, Liber éditions, Paris.

BOURDON J. (1994), *Haute fidélité. Pouvoir et télévision (1935-1994)*, Seuil, Paris.

CHAMPAGNE P. (1971), “La télévision et son langage : l'influence des conditions sociales de réception sur le message”, *Revue française de sociologie*, XII, n° 3, p. 406-430.

CHAMPAGNE P. (1984), “La manifestation. La production de l'événement politique”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, p. 18-41

CHAMPAGNE P. (1988), “Le cercle politique. Usages sociaux des sondages et

nouvel espace politique”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 71-72, p. 71-97.

CHAMPAGNE P. (1990), *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Minuit, Paris.

CHAMPAGNE P. (1991), “La construction médiatique des malaises sociaux”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 90, p. 64-75.

CHAMPAGNE P. (1993), “La vision médiatique”, dans BOURDIEU P., dir., *La misère du monde*, Seuil, Paris, p. 61-79.

CHAMPAGNE P. avec MARCHETTI D. (1994), “L'information médicale sous contrainte”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 40-62.

DAYAN D. (1992), “Les mystères de la réception”, *Le Débat*, n° 71, p. 146-162.

GRIGNON C., PASSERON J.-C. (1989), *Le savant et le populaire*, Gallimard-Seuil, Paris.

HABERMAS J. (1986), *Morale et communication*, Cerf, Paris.

HABERMAS J. (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 tomes, Fayard, Paris.

HALIMI S. (1997), *Les nouveaux chiens de garde*, Liber éditions, Paris.

LEMIEUX C. (2000), *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Métailié, Paris.

LENOIR R. (1994), “La parole est aux juges. Crise de la magistrature et champ journalistique”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 77-84.

MALDIDIER P. (1973), *Les revues de “vulgarisation”. Contribution à une sociologie des cultures moyennes*, Centre de Sociologie Européenne, Paris.

MARCUSE H. (1968), *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit.

PINTO L. (1981), “Les affinités électives. Les amis du *Nouvel Observateur* comme “groupe ouvert””, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, p. 105-124.

PINTO L. (1984), *L'intelligence en action : le Nouvel Observateur*, Métailié, Paris.

PINTO L. (1994), “Le journalisme philosophique”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 25-38.

PINTO L. (1998), *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*, Albin Michel, Paris.

RIEFFEL R. (1984), *L'élite des journalistes*, PUF, Paris.

WALZER M. (1990), *Critique et sens commun*, La Découverte, Paris.

WALZER M. (1995), *La critique sociale au XXe siècle*, Métailié, Paris.

ZELDIN T. (1979), *Histoire des passions françaises (1848-1945)*, tome 3 : “Goût et corruption”, Editions Recherches, Paris.